



Steadily resta debout, à considérer son étrange visiteur (page 540)

table et les hommes fumaient des cigarettes. Leur visage enflammé indiquait suffisamment qu'ils avaient déjà bu beaucoup.

— Voici la petite qui a tué le gouverneur, et qui depuis a perdu sa langue ! fit le chef.

— Me permettez-vous de me mettre à sa recherche ? fit un officier taillé en hercule.

— Faites en ce qui vous plaira ! Elle appartient à la police !

L'hercule s'approcha de moi. Il me saisit les poignets et les sera à les briser dans ses poings de fer. Je serrai les dents, mais aucune

plainte ne m'échappa.

— Cela ne va pas, hurla-t-il, mais j'ai encore d'autres cordes à mon arc.

Et il posa sa lourde botte sur mon pied, qu'il faillit écraser. Cette fois, un cri de douleur m'échappa.

— Entendez-vous ! s'écria mon bourreau, elle a retrouvé sa langue !

Il écrasa mon autre pied, si fort que je hurlai à nouveau. Ces messieurs, officiers de Sa Majesté le tsar de Russie, ne se tenaient pas de joie et riaient à haute voix. Et ils ne cessaient pas de boire à longs traits !

— Je connais encore un bon moyen ! fit un autre, pour faire chanter l'oiselle.

Et, se tournant vers moi, il m'ordonna : Déshabille-toi. Je ne bougeai pas. Il s'élança vers moi, arracha mes vêtements, si bien que ma poitrine, mes bras et mon dos se trouvèrent nus en partie. Et il me plaça le bout brûlant de sa cigarette sur le sein. C'était là une douleur terrible. Je sautai de côté, mais tombai au pouvoir des autres officiers, qui me brûlèrent, également avec leurs cigarettes, qui le bras, qui la poitrine, qui le dos, qui bientôt, furent couverts de brûlures.

Finalement, l'officier de police décida de mettre fin à mon martyre. Et à coups de bottes, il me fit sortir de la pièce : ses subalternes s'emparèrent de moi et me reconduisirent dans ma cellule.

Heureusement, le lendemain matin je fus conduite à la prison. Je vous écris ceci, mon cher camarade, non pas pour dire que j'ai souffert physiquement, et pour exciter votre pitié. Non, je le fais pour aviver votre haine contre les bourreaux, pour vous donner du cœur, au moment où il vous faudra tirer sur ces tortionnaires ! » Je ne lirai plus avant, fit Kaerloff, dont les yeux s'étaient remplis de larmes et qui ne parlait plus qu'avec difficulté.

Figurez-vous cette enfant de dix-neuf ans, au milieu de cette troupe de brutes ivres ! Comprenez-vous à présent, pourquoi je relis sans cesse cette lettre, lorsque le courage menace de me manquer ? Dès ma première lecture, ma décision fut prise. Je voulus savoir quels étaient les officiers qui avaient figuré à l'horrible scène de torture. Cela ne me fut pas difficile, car les brutes s'en glorifiaient.

Une couple de jours après, je connaissais donc les noms des cinq monstres humains. Je me rendis chez le chef de police qui, en voyant mon uniforme, me reçut avec beaucoup de courtoisie et de prévenance.

— A qui ai-je l'honneur ? demanda-t-il.

— Je suis le comte Kaerloff, le fiancé de Maria Poltanov.

— Très honoré.

— Vous connaissez ma fiancée ? — Mais non. — C'est la mal-

heureuse jeune fille, qui a tué le gouverneur et qui a été martyrisée par vous.

Le chef de police se dressa vivement. Il était pâle comme un mort et tremblait de tous ses membres. Je saisis mon revolver et plaçai le canon de l'arme sur sa poitrine.

— Ne bougez pas, fis-je, ou je tire.

— Que me voulez-vous ? — Agenouillez-vous ! — M'agenouiller. Pourquoi ? — Obéissez, ou je presse la détente.

Il s'agenouilla.

— Demandez-moi pardon de ce que vous avez fait à Maria Poltanov.

— Je vous demanda pardon, balbutia l'homme, qui semblait plus mort que vit.

— Avez-vous une fille ?

— Oui, fit-il, et il voulut se relever.

— Ne bougez pas !... Si un nihiliste avait torturé votre fille, comme vous avez fait pour Maria Poltanov, et si cet homme tombait entre vos mains, quel serait son sort ?

Le chef ne répondit point.

— Parlez ! fis-je.

— Je le ferais torturer ! — Et ensuite ? — Je le ferais condamner. — A la peine de mort, sans doute !... Evidemment, pour les nihilistes, il n'y a point d'autre peine ! — Maria Poltanov a été graciée et ne sera pas exécutée ! — Vous venez de prononcer votre propre condamnation... Ne soyez pas si lâche... Vous allez mourir.

L'homme supplia, pleura, se traîna à mes pieds... Je n'ai jamais eu de sentiments cruels, au contraire, jusqu'à ce moment j'avais été foncièrement bon. Mais alors je pris plaisir à voir les affres de ce misérable. Mais elles ne durèrent pas longtemps... pas aussi longtemps, assurément, que n'avait duré le martyre de Maria ! Je fis feu, et le chef de police roula sur le sol, la tempe trouée... Profitant de la confusion qui s'ensuivit, et d'ailleurs couvert par mon uniforme, que nul ne songea à suspecter, je parvins sans peine à m'enfuir.

Le même jour, les cinq complices payèrent également leur forfait de la vie. J'avais donc commis six crimes. Et une puissance surnaturelle semblait me protéger, car nulle part je ne fus inquiété. Aidé par les affiliés de nos sociétés secrètes, je pus me soustraire aux recherches et quitter la Russie. Je regrettais amèrement ne pouvoir me rendre en Sibérie, pour y travailler à la libération de Maria.

C'eût été me jeter, sans aucun profit, dans la gueule du loup. D'ailleurs, nos camarades mettraient tout en œuvre pour faire échapper la jeune fille. Je les avais prévenus qu'ils pouvaient disposer de toute ma fortune, au besoin. Entretiens, la révolution éclata en Russie. Je rentrai donc dans mon pays, pour prendre ma place dans

les rangs des soldats de la liberté. Je ne vous raconterai pas mes aventures, elles n'ont rien de bien intéressant pour vous.

Ce sont d'ailleurs de simples épisodes de la lutte populaire. Je vous dirai uniquement que le comité révolutionnaire me chargea de gagner les marins de la flotte russe à notre cause.

À l'entremise d'un officier de la marine, qui appartenait à notre parti, je parvins à m'embaucher comme matelot à bord d'un vaisseau de guerre.

Nul ne songeait à ce qui s'était passé à Moscou. D'ailleurs ces faits analogues se produisaient à tout moment, sur différents points de l'immense territoire russe, et un faux nom suffisait à me cacher, d'autant plus que j'étais protégé par mes amis.

J'étais donc simple matelot, et, au bout d'un certain temps, l'on me fit faire du service à bord d'un sous-marin. Immédiatement je me mis à l'œuvre. Je tâchai d'exciter le mécontentement de mes camarades. La chose n'était pas malaisée, car la plupart d'entre eux avaient des griefs envers leurs seigneurs et maîtres. L'un des sous-officiers, un nihiliste lui aussi, m'aida si puissamment qu'en un temps relativement court tout l'équipage du sous-marin était gagné à la cause révolutionnaire.

Les officiers, qui, tant à bord qu'à terre, se préoccupaient surtout de choses qui n'avaient rien de commun avec leur service, ne virent même pas ce qui se passait à bord de l'Azov. Les choses en étaient là, lorsque nous reçûmes ordre de nous rendre au Japon, afin d'attaquer l'ennemi dans ses propres eaux. En route, un peu après avoir dépassé l'Inde, nous résolûmes de quitter la flotte. Il en fut fait ainsi. Les quatre officiers de notre bord furent appréhendés et tués...

Vous nommerez cela un attentat, une lâcheté, quoique de pareils faits soient chose courante en temps de guerre. Un moment, j'ai cru moi-même que j'avais commis un crime, mais je n'ai eu qu'à relire la lettre de Maria Poltanov pour être convaincu de la légitimité de notre action.

Vous me demanderez quel est notre but ? Nous nous emparerons de quelques navires, — le vôtre est le premier, pour mettre un équipage à bord, un équipage d'amis, puis nous rendre en Russie, pour tâcher de gagner à notre cause les marins de la flotte de la mer noire, après avoir fait disparaître tous les officiers.

Pour en arriver là, il ne me faut qu'une couple de navires. Et une fois les officiers morts, les équipages seront vite gagnés. L'entreprise en est difficile, téméraire peut-être, mais si elle réussit, je suis le maître de l'empire russe. Tout ce qui restera de la flotte russe, après la guerre, sera à ma disposition, et entrera en ligne. Et une fois que cela se saura, la révolte ne fera que grandir sur terre.

C'est ainsi que je veux venger Maria Poltanov. Vous savez, à présent, qui je suis, et ce que je tente de réaliser. Le comte Kaerloff se tut. Steadily était plongé dans de profondes pensées. Finalement, il se leva, et tendit la main au gentilhomme russe.

— Je vous admire, dit-il, et je forme des vœux pour votre succès.

Le comte serra vivement la main du lord.

— Je suis heureux d'apprendre que vous comprenez et que vous approuvez mes actes. Vous me donnez un nouveau courage, vous me donnez la force de persévérer jusqu'au bout.. Je vous remercie pour ce précieux encouragement.

— Vous pouvez disposer de mon bateau, poursuivit Steadily... Je vous le donne... Vous vous direz sans doute qu'en tout état de cause, le bâtiment est en votre pouvoir. Je le sais, mais je suis persuadé que plus tard, si vous réussissez dans votre entreprise, vous vous direz avec plaisir : John M. Steadily, lord de Peenskilty, m'a offert son vapeur la *Victoria*, parce qu'il approuvait mes actes.

— Je n'oublierai jamais ce nom, répondit Kaerloff. Vous ne vous doutez pas combien je vous suis reconnaissant, non pas pour votre navire, mais pour la foi que vous exprimez dans le bon succès de nos tentatives !... Je vous remercie, je vous remercie !

— Je ne vous demande qu'une chose, c'est de me débarquer avec mes camarades. Ensuite, continuez votre lutte avec succès !

Monsieur Steadily s'était fait le raisonnement suivant :

— Quoi qu'il puisse arriver, mon navire est perdu, cela est indiscutable.

La Russie est un ennemi de l'Angleterre, puisque mon pays est l'allié du Japon. Je rends donc service à mon pays, en abandonnant le *Victoria* au corsaire, qui s'en servira pour causer beaucoup d'ennuis à la flotte russe. Je lui abandonnerai donc mon bâtiment, d'autant plus que je ne désire plus voyager à bord d'un navire qui m'appartienne, pour ne plus être exposé à de multiples inconvénients. Si je continue de la sorte, je n'arriverai jamais en Angleterre, où miss Victoria m'attend avec impatience, si j'en crois ce qu'elle m'écrit.

Et je n'ai aucune raison pour mettre sa sincérité en doute. Je ferai donc bien de poursuivre mon voyage à bord d'un grand paquebot, car je meurs d'envie de fouler le sol de ma ville natale et de presser ma fiancée sur mon cœur. Il est donc entendu, conclut-il, en s'adressant au nihiliste, que vous nous débarquerez à proximité d'un grand port, d'où nous pourrions nous embarquer pour l'Angleterre.

À Londres, je suivrai, par la voie des journaux, le récit de votre croisière. Mais pour tous, il est entendu que c'est par la force que vous vous êtes rendus maîtres à mon bord et que vous nous avez débarqués. Dans ma patrie, je ne désire point être pris pour un nihiliste, quoique je dirai sincèrement, et partout, que je suis de cœur avec vous, dans votre combat pour la liberté et l'affranchissement de votre peuple.

Mais, si l'on devait savoir en Angleterre que je vous ai fait présent de ce navire, l'on me considérerait comme votre complice, et, à raison du haut rang que j'occupe dans la noblesse anglaise, je serais exposé à beaucoup d'ennuis.

— Soyez rassuré, fit Kaerloff, nul ne saura jamais que quelque part, sur l'Océan, un lord anglais a fait cause commune avec des ennemis du tsar de toutes les Russes... Encore une fois, merci pour votre appui, surtout pour votre appui moral, qui m'incitera à persévérer malgré tout.

Vous ne vous imaginez pas quel réconfort moral cela constitue pour moi, d'être approuvé, au milieu de mes affres, des luttes que j'ai continuellement à soutenir, par un homme éclairé.

— J'espère que nous nous reverrons plus tard... Et si jamais vous venez à Londres, je vous recevrai avec infiniment de plaisir.

Depuis quelques moments, je m'aperçois que vous ne pouvez concevoir que quelqu'un qui appartient à la plus haute noblesse anglaise, peut s'exprimer de la sorte. Je vous dirai donc que j'ai appris à apprécier les hommes et les choses de notre civilisation, et que cela m'a conduit à admirer tous ceux qui osent quelque chose, qui recherchent la vérité et la justice. Et, à nouveau, il serra la main du corsaire, du nihiliste...

Mais Steadily ne reverrait point Londres aussi vite qu'il le supposait. La fatalité allait, encore une fois, empêcher nos voyageurs de continuer leur route, chose qu'ils désiraient si ardemment. La fatalité se place toujours entre l'homme et le but qu'il poursuit...

Cette fois, l'instrument de la fatalité fut un vaisseau russe, qui apparut tout à coup à l'horizon et que Kaerloff reconnut immédiatement pour être un navire de guerre.

— Ce bâtiment a pour mission de me rechercher, dit-il, car sinon il ne se dirigerait pas de ce côté. Il s'agit de faire attention.

Il donna immédiatement, en russe, quelques ordres à ses compatriotes, qui l'avaient suivi sur le Victoria, et qui le suivirent immédiatement à bord du sous-marin.

— Voilà le premier ennemi que j'ai à combattre sur mer, fit le nihiliste, au revoir !

Il serra la main du lord, et s'écria :

— Au revoir, ou... adieu ?

Et l'Azof s'abîma dans les flots... Le vaisseau russe continuait

de se diriger vers le *Victoria*. Le sous-marin, qui avait été complètement caché par le *Victoria*, n'avait sans doute pas été vu à bord. Tout à coup, le bâtiment de guerre sembla vouloir faire halte.

— Changeraient-ils leur course, murmura l'Anglais, en voyant qu'ils ont affaire à un navire anglais ?

Il fut impossible aux hommes du *Victoria* de voir exactement de ce qui se passait. Ils ne purent que supposer que l'Azov s'était approché sous l'eau, de son ennemi, et qu'il l'avait torpillé. Ou bien le grand vaisseau avait-il éprouvé des avaries en touchant un récif ?

Quoi qu'il en soit, les avaries devaient être sérieuses, car il se mit aussitôt à sombrer. Le commandant du croiseur devait sans doute se dire que l'ennemi inconnu qui l'attaquait avait des connexions avec le *Victoria*, car, avant de couler, il donna ordre de faire feu sur le bâtiment anglais.

Quatre, cinq fois, les canons lancèrent leur mitraille sur le *Victoria*, et celui-ci, atteint en plusieurs endroits, se mit aussitôt à couler, en même temps que le croiseur russe. Les deux navires s'abimèrent dans les flots.

Durant quelques moments, l'on ne vit plus rien sur l'étendue tourmentée des flots, car ceux qui s'étaient maintenus à la surface, avaient bientôt été attirés dans les profondeurs de la mer, à la suite du tourbillon causé par le coulage des deux navires. Que s'était-il passé à bord de l'Azov ? Car le sous-marin, lui non plus, ne reparassait pas à la surface. Lui aussi, avait-il été emporté dans le tourbillon funeste, et son ennemi vaincu l'avait-il entraîné à sa suite ? Nous le saurons plus tard.

---

**Un nouveau Robinson Crusoë.**

La grève était déserte... La mer, en se retirant, avait découvert une partie de la côte, qui présentait légèrement une pente. Le soleil faisait étinceler le sable, d'une blancheur éblouissante...

Sur ce tapis si blanc, un jeune homme était couché. Ses bras étaient étendus en croix. Dormait-il là, exposé à la chaleur solaire ? Ou n'était-ce qu'un cadavre, que les vagues avaient rejeté sur la côte ?

Petit à petit, les vagues reprenaient possession de la vaste étendue de sable... elles approchaient de plus en plus, si bien qu'elles viraient lécher le corps de l'être humain étendu là et qui allait bientôt être entraînée par elles.

Lentement, mais sûrement, la mer approchait.. elle soufletait déjà le corps de son écume et de ses embruns. Mais voici que le jeune homme ouvrit ses yeux. Il se dressa vivement, et jeta des regards éperdus autour de lui.

Il était temps, car, quelques minutes plus tard, la mer en eut fait sa proie.

Il était en surêté sur le bord. Il regarda autour de lui. Devant lui, il ne voyait que la mer, derrière lui, il n'y avait que des rochers. Il ne parvenait pas à se rémémorer ce qui s'était passé avant son profond sommeil.

Il porta les mains au visage et se frotta les yeux. Tâchait-il de se rendre compte ?... C'était bien le cas, car le jeune homme que les flots avaient jeté là, n'était autre que Jeannot. Comment était-il venu là ? Il l'ignorait, et devait l'ignorer toujours.

Au moment où le *Victoria*, frappé à mort par les balles russes, s'enfonçait dans les flots, Limiet avait saisi le jeune homme et l'avait jeté par dessus bord. Durant quelques moments, Jeannot avait lutté contre l'étreinte des vagues, et il avait été sur le point de s'abîmer dans les flots, lorsqu'il se sentit agrippé par les cheveux, soulevé, et placé sur une espèce de radeau.

Un vague souvenir lui fit croire avoir vu le Rossai sur ce ra-

d'eau. Il n'en était pas sûr, car il avait immédiatement après, perdu connaissance. Et il venait de se réveiller, tout seul, sur cette côte inhabitée.

Où était-il ? Il ne réussit qu'avec peine à marcher, ses jambes lui refusaient tout service. Il parvint néanmoins, au prix de beaucoup d'efforts, au pied des murailles rocheuses. Il s'y affala. Tout lui dansait devant les yeux. De nouveaux, il perdit connaissance. Lorsque, pour la seconde fois, il reprit ses sens, le soleil était près de disparaître à l'horizon, tandis que le soir se faisait rapidement. Il était étendu au pied des rochers. Il eut enfin la faculté de raisonner. Il se trouvait sans doute sur une île. Mais était-elle habitée ? C'était la première question qu'il se posa, mais qu'il dut naturellement laisser sans réponse.

S'il faisait une petite exploration ! Il découvrirait peut-être des habitations. Il se dressa de toute sa hauteur, et constata avec joie que les forces lui étaient revenues.

Il se mit en route, le long de la muraille rocheuse qui s'étendait le long de la rive. Il avait marché longtemps, et toujours des rochers se présentaient à sa vue. Cette muraille rocheuse semblait complètement encercler l'île. La faim et la soif se mirent à le torturer. Il résolut de se coucher et de tâcher de puiser de nouvelles forces dans le sommeil. Il s'étendit sur le sol, mais ne put tout d'abord fermer les paupières. Des centaines d'idées se présentaient à la fois devant son esprit, et tous les événements de son existence se succédaient dans son imagination, comme les vues d'un cinématographe. Il lui était impossible de dormir. Tout à coup, le voile sombre des nuages s'entr'ouvrit et la lune apparut.

Elle illumina le paysage de ses rayons d'argent, et Jeannot, qui s'était dressé, ne vit encore, comme la première fois, lorsque la caresse de l'eau l'avait tiré de son sommeil, que la mer, et, de l'autre côté, la muraille de rochers. Il marcha encore. Mais le paysage ne variait pas.

— Je me trouve sans doute sur une île, se dit Jeannot, une île entourée de rochers. Si je continue à avancer de la sorte, je finirai par me retrouver à mon point de départ.

Et il résolut d'escalader les rochers... Cela n'alla guère facilement. L'escalade présentait même de notable danger, car le moindre mouvement out entraîné une chute mortelle. Lorsqu'il eut gravi, au prix des plus grands efforts, une grande partie de la muraille escarpée, la lune se cacha tout à coup derrière d'épais nuages.

Une obscurité totale se fit. Jeannot n'osa plus avancer, et resta longtemps collé contre les rochers, se cramponnant des deux mains à une légère saillie au-dessus de sa tête et les pieds posés sur un léger rebord. Combien de temps cela allait-il durer ? Bientôt

ses forces faibliraient et il irait s'abîmer au pied de la muraille... Il sentit la désespoir s'emparer de lui... Les dents serrées, retenant son souffle, faisant appel à toute son énergie pour ne pas lâcher prise, il resta ainsi, durant quelques moments...

Mais ces moments lui parurent durer des heures, lui semblaient ne pas avoir de fin... Enfin, la lune reparut... Jeannot reprit sa périlleuse ascension et, après bien des efforts, finit par arriver au haut de la falaise. Là, les forces l'abandonnèrent à nouveau. Il s'assit. Devant lui, les rochers semblaient s'infléchir en pente douce vers une large vallée, où apparaissaient des forêts profondes. Sans doute, des hommes habitaient là...

Après avoir pris un peu de repos, il descendit le long de la pente douce. Des fondrières des pans de roc rendaient sa marche fort difficile, mais il finit par arriver sur un sentier en terre, à peine frayé, et couvert de broussailles, à travers lesquelles il dut se frayer un passage, pour pouvoir atteindre le bois.

Plus loin, une petite chute d'eau sortait d'un entonnoir rocheux, et, creusant un lit dans la mousse, disparaissait dans la forêt.

Un cri de joie échappa à notre héros, qui s'élança vers la source. A longs traits, il but de cette eau pure, puisée dans ses mains réunies en forme de coupe. Jamais boisson ne l'avait réconforté de la sorte, jamais vin n'avait eu meilleur goût.

C'était comme si cette eau bienfaisante lui donnait de nouvelles forces. La faim ne le torturait plus. Il s'assit au bord de la source, et se demanda ce qu'il devait faire. Devait pénétrer plus avant dans la forêt, ou attendre le jour ?

Peut-être, étendu sur ce lit de mousse, pourrait-il jouir d'un sommeil réconfortant. Mais n'était-ce pas dangereux de s'endormir là ? N'y avait-il pas des bêtes féroces dans cette forêt ? Mais le danger devait être le même pour lui, éveillé ou non, de nuit comme de jour, car il n'avait pas la moindre arme.

Si un animal féroce se jetait sur lui, il lui serait impossible de se défendre. Il s'en remit à la Providence. Ce n'est pas pour le faire déchirer par la dent des fauves qu'elle l'avait miraculeusement sauvé des flots ? Il se tranquillisa de la sorte, et, avec toute l'insouciance de la jeunesse, il se sentit renaitre à l'espoir, et se coucha sur l'épais tapis de mousse. Il resta encore quelques moments avant de s'endormir, songeant à sa mère, qui, au lointain pays natal, l'attendait en pleurant...

Puis il ferma les yeux, et le bienfaisant sommeil lui fit tout oublier. Lorsque Jeannot se réveilla, il était tout réconforté. Il est vrai qu'il avait une faim terrible. Il se débarbouilla dans les flots de cristal de la source, but quelques gorgées, et se mit en route pour pénétrer dans la forêt.

Il y avait des êtres vivants dans la forêt... Le soleil était à peine levé... des chants d'oiseaux retentissaient dans les ramures. Ce n'étaient pas les chants qui retentissaient dans nos bois... c'était un sifflement aigu et prolongé, mais l'on entendait pourtant que ce bruit devait être produit par des animaux ailés.

— Puisqu'il y a des oiseaux ici, se dit Jeannot, il y aura également des œufs, et, là où il y a des œufs, les hommes ne meurent pas de faim.

Tout à coup, il entendit du bruit dans les broussailles. Un oiseau, aux plumes rouge vif et vertes, avec une teinte dorée, parut. Il jeta un cri perçant, et s'enfuit vers la forêt. Jeannot écarta les broussailles, et tâcha de découvrir un nid.

— Je m'en doutais, se dit-il. Cet oiseau avait tout l'air d'un faisan. Mais j'aurais préféré trouver des œufs.

Il avait découvert un nid, il est vrai, mais il s'y trouvaient quatre oiselets, qui, le bec ouvert, pépiaient en appelant leur mère.

— Je ne puis pourtant leur arracher la tête et les manger tout crus, se dit Jeannot. Malgré tout, je ne pourrais faire du mal à ces petits qui attendent leur mère, tout comme moi...

Et il se hâta de s'effacer, pour ne pas effrayer les bestioles. La faim le torturait de plus en plus. Au plus il s'enfonçait dans la forêt, au plus il voyait s'enfuir des oiseaux à son approche.

— Ah ! Si je parvenais à trouver un nid, avec des œufs, songeait notre héros, je serais provisoirement sauvé. Je ne pourrais rester longtemps encore sans subsistance, car je vais tomber dans un coin, à bout de forces...

Il devait se trouver à ce moment au cœur même de la forêt car les broussailles se faisaient de plus en plus épaisses, en endroits les lianes formaient de véritables rideaux.

Parfois, ce rideau lui interdisait tout passage. Il se voyait forcé de le contourner ou de se glisser au-dessous.

Ce fut là un bonheur, car, en rampant de la sorte, il se découvrit un nid, où se trouvaient une demi-douzaine d'œufs, d'une teinte blenâtre, parsemés de tâches blanches. Un cri de joie échappa aux lèvres de notre héros. Il s'assit vivement et goba les six œufs qui étaient très frais et avaient un goût excellent. Ce dernier point, il est vrai, n'avait que fort peu d'importance, car un estomac affamé n'est pas très délicat.

Ce repas eut le don de rendre ses forces à Jeannot, qui se remit en route avec une nouvelle ardeur. La forêt semblait ne pas encore rencontré jusqu'alors. Finalement, les arbres et les broussailles se firent moins touffus et plus espacés, ce qui semblait indiquer que la forêt finirait bientôt.

Tel était en effet le cas. A quelque deux cents mètres de là

Jeannot déboucha dans une prairie, couverte de hautes herbes, et qui rejoignit un versant rocheux.

— Je me trouve donc dans une île, conclut Jeannot... Derrière ces rochers, je découvrirai la mer. J'ai donc traversé toute l'île, de gauche à droite. Elle n'est donc pas très grande, à moins qu'elle ne soit rectangulaire et que je l'aie traversée en largeur... Ce peut aussi être une presqu'île... Ce ne m'a pas l'air d'être habité... Allons voir tout d'abord ce que cachent ces rochers.

Il gravit la côte, et, arrivé au sommet de la falaise, il vit le même spectacle qui l'avait frappé, lorsqu'il était sorti de son évanouissement : d'une part la forêt, et de l'autre la mer immense.

— Je crois que me voilà bel et bien prisonnier, murmura-t-il, et en dehors de moi, il n'y a aucun être humain dans l'île.

Ma situation n'a rien de bien rassurant, car la nourriture ne m'a pas l'air d'abonder ici, et il faut pourtant que je mange !

Que faut-il que je fasse ? Rentrer en forêt, ou rester au bord de la mer ? Sur les rochers, il m'est impossible de passer la nuit, et j'imagine qu'il fera bientôt sombre. J'aurai un meilleur abri dans la forêt, sous un bouquet d'arbres, sur un épais tapis de mousse. Il revint sur ses pas.

— Là-bas, se dit-il, je vois couler une petite rivière. J'aurai donc de quoi boire, ce soir et demain matin. C'est là que je vais établir mon lit de repos.

Lorsqu'il se fut approché de la source qui serpentait vers le bois, un cri de surprise lui échappa.

— Je suis revenu à l'endroit même, s'écria-t-il, où, hier, j'ai bu la première gorgée.

Tel était en effet le cas, car une couple de rameaux qu'il avait brisés et plantés en croix à l'endroit où il avait bu se trouvaient encore au bord de la source.

Notre ami alla d'abord étancher sa soif, puis il s'assit sur la mousse et réfléchit à sa situation. Celle-ci n'avait rien de bien enviable. Si vraiment l'île était inhabitée, Jeannot était condamné à y mourir de privations, après quelques jours... Des larmes lui humectaient les joues.

Il n'avait jamais connu le bonheur, que quelques heures auparavant, et à peine y avait-il goûté, que le mirage s'était évanoui. Qu'avait-il donc fait pour mériter une telle existence ? Dans sa première jeunesse peut-être, il avait pu goûter le bonheur. Il y avait si longtemps de cela, qu'il ne s'en souvenait.

Alors, il avait été brutalement enlevé du sein de sa famille, pour vivre l'existence la plus misérable qu'il est possible de rêver pour un enfant.

Après sa fuite du taudis où un ivrogne le martyrisait et l'envoyait

mendier, il avait connu quelques bons jours, avec le Rossai. Ensuite, la fatalité s'était de nouveau acharnée sur lui et finalement Mister Steadily l'avait recueilli.

A Alger les malheurs avaient recommencé. Si Limiet avait réussi dans son entreprise, s'il avait pu l'enlever, il serait depuis de longs mois en Belgique, dans les bras de sa mère ! Et que d'aventures n'avaient-ils pas vécu en compagnie du lord ! A combien de reprises, la mort n'avait-elle pas manqué de le faucher ! Et, depuis le pôle, il avait, en plus, l'angoisse de savoir que sa mère, vivante, l'attendait dans l'affliction, depuis des années, des années !

Mais l'espoir lui était bientôt revenu, lui avait rendu le courage et il avait souffert toutes les vicissitudes de la vie sans se plaindre. Et, tout à coup, une lueur s'était fait jour ! Il avait rencontré un être qui, dès le premier abord, lui avait inspiré une sympathie profonde... Elle lui était chère comme si c'eût été une sœur qu'il avait retrouvée.

Victoire !... Et en compagnie de cette jeune fille, il marchait, plein de confiance, vers l'avenir... Il n'avait pu que passer quelques jours en sa compagnie, et, de nouveau, le mauvais sort s'abattait sur lui.

Victoire avait-elle été sauvée ? Ou avait-elle été la proie des flots ? La reverrait-il jamais ?

Il ne songeait ni à son frère le Rossai, ni à son ami Taupin, ni à Limiet, qui avait fait le tour de monde pour le ramener auprès de sa mère.

Il ne songeait qu'à Victoire. Et il éclata en sanglots. Peut-être avait-il été jeté seul sur la côte ? Reverrait-il encore un être humain ? Jamais un navire n'y viendrait, puisque l'île semblait inhabitée. Devrait-il mourir ici, après avoir échappé à tant de dangers ?

Longtemps, il resta ainsi, à se torturer, à songer tristement... puis, enfin, le sommeil le délivra de ses pensées obsédantes et vint lui clore les paupières. Le lendemain il se sentit une faim terrible. Il ne parvint à faire taire les sollicitations de son estomac, en mâchant plutôt, les feuilles d'une petite plante qui poussait entre les broussailles.

Il se rendit ensuite, en traversant la prairie, vers les rochers il descendit le long de la falaise, et, après quelques efforts d'une descente difficile, il se trouva à l'endroit précis où la mer l'avait jeté après le naufrage du Victoria.

— Si la mer m'avait englouti, songeait-il tristement, au moins je connaîtrais le repos... je dormirais à jamais dans son sein. Je ne souffrirais plus...

Mais sa jeunesse se rebiffa immédiatement :

— Non ! s'écria-t-il, il ne faut jamais désespérer. Je suis encore assez jeune pour pouvoir, après tous mes tracas, vivre une vie heureuse et exempte de souci.

Pourquoi mes amis ne seraient pas sauvés, et Victoire avec eux?

Qui me dit que je ne verrai pas un bateau sur la côte! Qui sait si je ne verrai pas passer de bâtiment, dont je réussirai à attirer l'attention.

Rien ne me dit que je ne reverrai plus ma mère! N'y a-t-il pas d'êtres humains ici? Puis-je déjà désespérer, au bout de deux jours? Il faut que je fouille l'île de fond en comble. Tout à coup — comme si la Providence voulait le récompenser de son courage — son attention fut attirée par un objet, à demi enseveli dans le sable, à quelques mètres de là.

C'était une caisse en bois, que la mer avait dû charrier jusque là. Jusqu'à un tiers de sa hauteur, elle était enlisée dans le sable.

Les solides planches, qui la formaient, étaient cerclées de fer, pour éviter que la caisse ne se détériore. Qu'y avait-il dans cette caisse? De la nourriture peut-être? Jeannot devait tenter de ramener la caisse plus avant sur la grève, car la mer, en revenant, allait sans doute l'emporter, et cet objet pouvait être précieux à plus d'un titre.

Jeannot s'efforça de renverser la caisse, de la faire avancer; il s'y meurtrit les oses. Mais la caisse était par trop lourde... elle ne bougea pas d'un centimètre, tandis que la sueur coulait à flots du front de notre ami. Il dut reconnaître que ses efforts étaient impuissants.

Il s'assit sur la caisse et de nouveau les larmes de désespoir lui coulèrent sur la face. Il pleurait aussi de fureur, en présence de son impuissance.

Dans cette prison de bois se trouvait peut-être l'instrument de son sauvetage, et il n'était pas assez fort pour pouvoir en faire usage. Tout à coup, un cri de joie lui échappa et il courut vivement vers la ceinture de rochers. Il revint avec un fragment de pierre détachée de la falaise, et, armé de cet instrument d'un nouveau genre, il se mit à attaquer la prison de bois.

Au début, ses efforts restèrent infructueux, mais il n'en continua pas moins et finalement l'une des planches craqua et sortit de son armature de fer.

Jeannot passa la main dans l'ouverture qu'il venait de ménager et mit à jour une petite boîte ronde, en fer blanc. Il jeta un cri de joie. C'était une boîte de viande conservée! La boîte à la main, il se mit à danser autour de la caisse, tel un petit enfant qui exprime sa joie d'avoir enfin un jouet ambitionné depuis longtemps.

Mais son bonheur fut de courte durée.

Lorsque sa première crise de joie fut calmée, il s'arrêta brusquement et regarda avec terreur la boîte qu'il tenait encore dans la

main. Le couvercle était soudé, fermé hermétiquement !

Il regarda autour de lui, comme s'il eut pu découvrir sur le sable un objet qui aurait pu ouvrir la boîte. Devait-il mourir de faim, vis-à-vis d'une caisse entière d'excellente nourriture ? Mais la nécessité apprend à être ingénieux.

Jeannot s'élança vers les rochers, et frappa vivement la boîte contre les durs parois. Comme il voyait que ces tentatives restaient infructueuses, il jeta la boîte à la volée contre le roc.

Finalement un déchirement se fit jour dans le métal, déchirure que Jeannot agrandit à l'aide d'un éclat pointu de rocher, et, une minute après, il dévorait goulument la viande.

Lorsqu'il eut fini, il vit que la mer avait repris son mouvement ascensionnel et qu'elle allait s'attaquer au sable entourant la caisse. Vivement, Jeannot alla chercher les précieuses boîtes et les mit en sûreté sur la rive.

Lorsque la caisse fut totalement vidée, il plaça les boîtes dans une anfractuosité de rocher et considéra avec joie cette cave improvisée, d'où il pourrait retirer de la nourriture pour de longs jours encore.

La découverte de la caisse lui avait donné une nouvelle dose de courage et, assis sur un quartier de roc, notre héros se mit à réfléchir de quelle manière il allait agencer sa vie sur cette île déserte, jusqu'au moment où il pourrait quitter celle-ci.

Il avait abandonné dans le sable la caisse vide, mais se dit tout à coup que les débris pourraient lui être fort utiles, ainsi que les bandes de métal qui l'encerclaient.

Il s'élança vers la grève, parvint, avec de l'eau jusqu'à mi-corps, à la caisse, et la traîna vers le rivage.

Tandis qu'il réfléchissait, de la façon dont il allait pouvoir s'en faire un toit, il vit tout à coup un animal sortir d'une anfractuosité des rochers, et s'approcher vivement de lui. Était-ce un loup ?

Ce fut là la première pensée de Jeannot, quoique l'animal fut de taille assez forte et couvert d'un pelage noir.

Notre héros sentit la peur s'emparer de lui. Que lui fallait-il faire ? Sans doute, l'animal allait se jeter sur lui, pour le dévorer.

S'enfuir n'eut servi à rien, car, sur terrain plat, l'animal l'eut rejoint très vite et, d'autre part, il n'avait plus le temps de gravir la pente abrupte des rochers.

Il ne lui restait qu'une alternative : attendre le loup et défendre chèrement sa vie.

Il saisit le morceau de roc, qui lui avait servi à ouvrir la caisse, et résolut de tâcher d'assommer l'animal, en le frappant rudement sur le crâne.

Mais, au lieu de se jeter sur le jeune homme, le prétendu loup resta stationner à quelques mètres, regarda Jeannot un moment, et, apercevant les quelques morceaux de viande qui étaient tombés sur le sol, lors du repos de notre ami, il se jeta dessus, les mangea jusqu'au dernier, comme si nul être humain n'eût été à proximité.

Notre ami ne fit pas le moindre mouvement, sans cesser de fixer les yeux sur l'animal.

Lorsque celui-ci eut dévoré la dernière brique de viande, il se coucha sur le sol, la tête sur les pattes de devant, et regarda Jeannot de ses grands yeux bruns, qui ne respiraient que douceur.

— Serait-ce le chien d'un habitant de l'île, se dit Jeannot. L'animal ressemble fort à un chien. Ce ne peut être un animal féroce. Oui, oui, il faut que ce soit un chien. Mais je n'ai pourtant pas trop de confiance. Heureusement que mes provisions sont bien emballées, car cet intrus m'a l'air d'aimer beaucoup la viande.

Toujours armé de son silex, il fit quelques pas dans la direction de l'animal.

Le chien ne bougea pas.

— Il reste bien là... Il doit donc déjà avoir vu des hommes.

Ici, notre ami se trompait grossièrement.

Des animaux, qui n'ont jamais vu des hommes, et qui ne savent donc pas qu'un danger les menace, de la part de ces bipèdes, se laissent facilement approcher.

Mais ce n'était pas le cas ici.

L'animal qui venait d'apparaître ainsi était bel et bien un chien. Comment était-il venu là ?

Un navire, qui, il y a longtemps, passait à proximité de l'île, avait deux chiens à bord. Le navire fit naufrage, et les animaux se sauvèrent à la nage, et abordèrent l'île.

Tandis que Jeannot considérait toujours l'animal, avec une stupeur croissante, le chien se dressa et s'approcha de notre ami, en frétilant de la queue. Le jeune homme recula...

Le chien s'arrêta, en lançant un joyeux aboi, il voulut sauter sur Jeannot.

— A bas ! cria celui-ci, involontairement. A bas !

C'est comme si l'animal l'avait compris, car il se coucha immédiatement aux pieds du jeune homme, en le regardant de ses bons yeux affectueux.

— C'est un chien, se dit Jeannot, et un chien qui a vécu avec des hommes... L'île serait-elle habitée, après tout ?

Le jeune homme se baissa et caressa la tête du chien.

L'animal lui lécha la main.

# LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège  
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S<sup>t</sup> Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE  
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

## TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite . . . . .	4
Un enfant volé. . . . .	8
En route ! . . . . .	13
Une nouvelle existence . . . . .	21
L'émule de Sherlock Holmes . . . . .	28
John M. Steadily et son domestique . . . . .	33
Nouveau retard. . . . .	40
Le hasard et Monsieur Limiet . . . . .	46
Le yacht « The Sea Mew » . . . . .	73
Le crime du Capitaine Onion . . . . .	85
La tempête . . . . .	101
Où Monsieur Limiet reparait . . . . .	112
Une aventure de Taupin. . . . .	124
Une découverte du Rossai . . . . .	142
Dix mètres de laiton . . . . .	150
Le nouveau sultan des Ouyambas . . . . .	168
C'était écrit... . . . .	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute . . . . .	202
Le bot de Mister John Steadily. . . . .	217
Un étrange Anglais . . . . .	225
L'Avenir du Rossai. . . . .	240
Au camp boer . . . . .	240
Où Jeannot devient un héros . . . . .	264
Où était resté Monsieur Limiet . . . . .	273
Vers le pôle Sud ! . . . . .	286
Le pôle Sud . . . . .	310
Le Roi du pôle Sud . . . . .	323
L'histoire du docteur Emile Dorango . . . . .	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique . . . . .	344
Vers l'Océan ! . . . . .	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit . . . . .	371
Paul Potard et le trésor . . . . .	400
Vers Auckland ! . . . . .	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé . . . . .	431
Ce qui se passa à Bangkok . . . . .	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions . . . . .	458
Où le Rossai s'égare . . . . .	475
Chez les étranglens . . . . .	490
Le gamin des rues et la bouquetière . . . . .	507
Kaerloff, le nihiliste . . . . .	534
Un nouveau Robinson Crusoë . . . . .	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria . . . . .	586
Aux mains des Russes . . . . .	608
A Londres . . . . .	624
Une femme de cœur . . . . .	630
Les hannis . . . . .	656
Le plan échoué . . . . .	702
Libres ! . . . . .	727
Une vieille connaissance . . . . .	737
A Kobdo . . . . .	748
Une aventure à Kasgar . . . . .	752
Les aventures de Paul Potard . . . . .	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet . . . . .	766
A Liège . . . . .	792
Tout est bien qui finit bien . . . . .	798

---